

Les journées de la traduction font sortir les traducteurs de l'ombre : « Mon nom en couverture ? Je ne dis pas non ».

Article original : Marijn Slijper, [Vertaaldagen maken de vertaler zichtbaar: 'Mijn naam op het omslag? Daar zeg ik geen nee tegen'](#), in *Het Parool*, 30 juin 2022.

Traduction française : Joëlle Bouille.

Ces vendredi et samedi, Amsterdam accueille les journées de la traduction. Trois traductrices ayant le néerlandais pour langue source ou cible nous parlent de leur métier : « La forme peut parfois différer ; le fond – et le ressenti – doivent rester les mêmes ».

Les bons traducteurs savent se faire indécélables. Grâce à eux, l'auteur peut s'adresser au public étranger sans qu'il n'y paraisse. À titre d'exemple, *The Discomfort of Evening* est rédigé comme si Marieke Lucas Rijneveld était Britannique. Rien n'est bien sûr moins vrai : derrière l'édition britannique de *De avond is ongemak*¹ se cachent le travail minutieux et la sensibilité linguistique de Michele Hutchison, qui ont permis à l'œuvre de remporter l'International Booker Prize en 2020².

Chaque mot est soigneusement pesé. Comme l'explique Michele Hutchison : « À chaque instant, je me demande quelles sont les implications de chaque traduction possible, l'orientation qu'elle donne au texte. Chaque choix doit coller à la couleur du roman car je m'efforce de rester au plus près du texte original. C'est un exercice d'imitation, en fait ».

Est-ce à dire que Michele Hutchison pourrait écrire le prochain Rijneveld ? Elle éclate de rire : « Il faudrait que j'imagine des dialogues et des personnages. Donc, non. En revanche, j'ai maintenant son style d'écriture dans les doigts et je suis capable de l'employer si j'écris une lettre à quelqu'un, par exemple ».

Un traducteur s'imprègne du registre de langue de l'auteur pour le restituer au mieux. De ce point de vue, il se met au service de l'auteur, commente Josephine Rijnaarts, qui traduit des œuvres allemandes depuis plus de trente ans. Lors de la 23^e édition des journées de la traduction littéraire organisées au Rode Hoed, à Amsterdam, elle a reçu le prix de traduction du Fonds des lettres néerlandais (Letterenfonds Vertaalprijs), d'un montant de 15 000 euros. « Je me laisse guider par la voix de l'auteur. Il ne suffit pas de simplement produire un beau roman : toutes les couleurs et le relief de l'original doivent se retrouver dans la traduction ».

Tisser du sens

Dans le même temps, chaque langue possède des singularités qui ne peuvent être traduites. Josephine Rijnaarts ajoute : « C'est ce que j'appelle les petits cadeaux de la langue maternelle : les expressions ou les tournures qui n'existent que dans une seule langue. Face à un tel idiotisme en allemand, j'essaie de trouver un petit cadeau du néerlandais. Une sorte de compensation. Je vois l'original comme une étoffe tissée de sonorités, de colorations et de sens. Mon travail consiste à tisser, dans une autre langue, donc à partir d'autres fils, une étoffe peut-être totalement différente en apparence, mais qui évoque pourtant les mêmes ressentis ».

La tâche demande patience et maîtrise de la langue. Concernant la langue maternelle, l'Italienne Claudia Di Palermo – qui travaille actuellement sur *Cliënt E. Busken*, du récemment défunt Jeroen Brouwers – souligne : « Je publie des articles en néerlandais, certes, mais je ne traduis que vers l'italien, jamais vers le néerlandais. Il n'y a qu'en italien que je puisse gommer mes propres préférences pour écrire comme quelqu'un d'autre. Je traduis alors au ressenti, en me demandant ce que le texte évoque, comment il résonne ».

Avec un auteur tel que Brouwers, il y a là fort à faire. « Il excellait dans le maniement de la progression du récit : le rythme des phrases et le choix spécifique de chaque mot sont importants. Ça rend la traduction difficile. Je commence à le voir comme presque inégalable ».

Ce sont pourtant ces défis qui plaisent à Claudia Di Palermo. « Pour moi, ce n'est pas du travail à la chaîne. Je choisis de beaux livres, mais qui sont donc aussi difficiles : c'est la cerise sur le gâteau. Traduire est alors une quête incessante du ton juste ». Tout ça sans l'aide de l'écrivain néerlandais, qui ne maîtrise généralement pas vraiment l'italien. « À une exception près, les auteurs ne comprennent pas ma version. Ça présente des avantages. Imaginez que je doive continuellement justifier pourquoi j'ai traduit comme ci ou comme ça ? Mais c'est aussi dommage. Parfois, j'aimerais pouvoir

¹ NDLT : publié en France aux éditions Buchet Chastel sous le titre *Qui sème le vent* (traduction : Daniel Cunin).

² NDLT : l'[International Booker Prize](#) récompense chaque année la meilleure œuvre de fiction traduite en anglais et publiée au Royaume-Uni et en Irlande. Ce prix de 50 000 livres sterling salue le travail vital des traducteurs et est partagé à parts égales entre l'auteur et le traducteur.

montrer à l'auteur le magnifique texte que j'en ai fait ».

#LesTraducteursExistent

La reconnaissance doit venir du public lui-même mais pour cela, encore faut-il que les lecteurs sachent qui est le traducteur. Selon Michele Hutchison, ce n'est pas toujours le cas. « Nous sommes souvent comparés à des musiciens qui jouent le morceau de quelqu'un d'autre. Mais ces musiciens jouent devant des salles pleines ; moi, je travaille sans public. Parfois, les gens ne savent même pas que ce qu'ils lisent est une traduction ». Des voix s'élèvent donc pour que le nom du traducteur figure en couverture.

Alors que la photo de l'auteur trône en quatrième de couverture, le nom du traducteur ne figure pour l'heure souvent qu'en page de titre. Une pétition appelle à changer ça. Sous les hashtag #NameTheTranslator et #LesTraducteursExistent, des exemples de réussites se partagent déjà. Josephine Rijnaarts s'est longtemps contentée d'une mention discrète. « Pour ma traduction d'Esther Kinsky, dont la prose est extrêmement proche de la poésie et exige donc beaucoup du traducteur, j'ai pour la première fois bataillé avec l'éditeur. Et ça a payé ».

Claudia Di Palermo ne veut pas être considérée comme l'égale de l'auteur. « Pour la simple raison que je suis interchangeable. L'auteur, lui, ne l'est pas. Mais mon nom en couverture ? Ah, là, je ne dis pas non ». Les bons traducteurs ont beau être indécélables, cela ne veut certainement pas dire qu'ils doivent rester anonymes.